

|                  |   |
|------------------|---|
| Title            | Récits de France de Nagaï Kafû : <<Bateau et voitures>>   |
| Sub Title        | フランス語訳：永井荷風「船と車」(『ふらんす物語』)  |
| Author           | 山本, 武男(Yamamoto, Takeo)   |
| Publisher        | 慶應義塾大学日吉紀要刊行委員会   |
| Publication year | 2013  |
| Jtitle           | 慶應義塾大学日吉紀要. フランス語フランス文学 (Revue de Hiyoshi. Langue et littérature françaises). No.56 (2013. 3) ,p.71- 84   |
| JaLC DOI         |   |
| Abstract         |   |
| Notes            | Traduction  |
| Genre            | Departmental Bulletin Paper   |
| URL              | <a href="https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AN10030184-20130329-0071">https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AN10030184-20130329-0071</a> |

慶應義塾大学学術情報リポジトリ(KOARA)に掲載されているコンテンツの著作権は、それぞれの著作者、学会または出版社/発行者に帰属し、その権利は著作権法によって保護されています。引用にあたっては、著作権法を遵守してご利用ください。

The copyrights of content available on the Keio Associated Repository of Academic resources (KOARA) belong to the respective authors, academic societies, or publishers/issuers, and these rights are protected by the Japanese Copyright Act. When quoting the content, please follow the Japanese copyright act.

Traduction<sup>1)</sup>

## *Récits de France* de Nagai Kafû « Bateau et voitures »

YAMAMOTO Takeo

L'édition originale des *Récits d'Amérique* [Amerika monogatari] (1908) comprend « Bateau et voitures » ainsi qu'« Au bord du Rhône » et « En ville automnale » sous le nom d'« Annexe Depuis la France ». Ces trois récits s'intègrent aujourd'hui au début des *Récits de France* [Furansu monogatari]. L'édition originale fut censurée en 1909. L'édition révisée fut publiée en 1915. Ce n'est qu'en 1919 que les trois récits ci-dessus font partie des *Récits de France*, qui est le second tome des premières œuvres complètes de Kafû.

Kafû arriva au Havre le 27 juillet 1907 et séjourna à Paris pendant deux jours, puis il se rendit à Lyon où il travailla dans la succursale d'une banque japonaise (Yokohama shôkin ginkô). « Bateau et voitures » concerne cet itinéraire. Avant d'arriver en France, l'écrivain a habité, presque quatre ans, aux États-Unis où il a appris le français. Cet apprentissage lui permet de citer plusieurs poèmes français dans les *Récits de France* ainsi que dans les *Récits d'Amérique*. En effet, « Bateau et voitures » comprend une partie de « L'Artois » de Jules Breton.

Dans ce récit, le protagoniste observe également Le Havre et le train de Paris à travers sa lecture de Maupassant et Zola. Son passage à Paris lui rap-

---

1) L'auteur de cet article traduit : Nagai Kafû, *Furansu monogatari*, Tokyo, Iwanami-shoten, coll. Iwanami-bunko, 2002, p. 9–24.

pelle le style descriptif des romans réalistes français. Enfin, dans le reste des *Récits de France* de même que dans «Bateau et voitures», Kafû rend hommage à la littérature française. Or, Kafû est un contemporain de Proust, qui vient de commencer l'écriture de *À la recherche du temps perdu* en 1908, aussi est-il intéressant de comparer la description parisienne de Kafû à celle de Proust. Kafû est un Japonais précieux qui connut Paris à la Belle Époque.

« Bateau et voitures » des *Récits de France*  
traduit du japonais par Takeo Yamamoto

Une semaine après mon départ de New York, j'arrivai, pour la première fois, au port du Havre ; il était 10 heures et demie du soir.

Après le dîner, à partir de 8 heures et demie environ, j'étais venu, avec tous les passagers, sur le pont et contempiais des lumières ressemblant aux étoiles à l'horizon lointain où tombait peu à peu la nuit, en disant : « Le voilà, le port du Havre. »

La mer était très calme et le ciel clair, le navire s'approchait de la terre, il faisait encore aussi vraiment froid qu'en pleine haute mer de l'océan Atlantique, pleine de brume et de pluie. Je me couvrais encore d'un pardessus d'une faible épaisseur que je portais pendant tout mon voyage en mer.

À perte de vue sur la mer, de-ci, de-là, allaient et venaient de grands bateaux de pêche à trois mâts. Dans les rayons crépusculaires disparaissant, se croisaient, comme des feuilles mortes, d'innombrables albatros.

Vers la haute mer lointaine, traînaient longuement une ou deux lignes de fumée noire d'un bateau à vapeur — on ne pouvait s'empêcher de se sentir près de la terre, en même temps que l'eau de la mer, si douce, semblait s'ap-privoiser.

Au fur et à mesure qu'on se laissait griser par la nuit tombant peu à peu, les lumières lointaines se multipliaient une à une, puis enfin on pouvait distinguer le phare et les lumières de la ville. La ville du Havre semblait près d'une montagne, ses lumières étincelaient, çà et là, jusqu'au sommet, soudainement un projecteur sur la cime de la montagne commençait à éclairer très fortement.

En me souvenant, naturellement, de scènes situées dans ce port, dans les œuvres de Maupassant telles que « La passion », « Mon oncle Jules », *Pierre*

*et Jean*, je regardais attentivement autour de moi, et comparais les textes du grand écrivain aux sites qui lui avaient servi de modèles.

Probablement à cause de la nuit, je ne trouvais aucun paysage que je cherchais, tandis que le bateau approchait rapidement de la côte. Une grande partie de cette côte était occupée d'une berge de pierre solidement construite, sur laquelle de beaux réverbères s'alignaient à intervalles réguliers : il y avait, sans doute, une grande avenue. Vues de loin, les maisons au bord de la mer silencieusement éclairées par ces réverbères dans la nuit, évoquaient, pour moi, un décor de théâtre. — Les maisons du peuple français, vraiment naturelles, jolies et petites, me paraissaient pittoresques, d'autant plus que je n'avais vu longtemps que les immeubles newyorkais, carrés et hauts, sans toit.

Ralentissant, le bateau donna successivement deux ou trois coup de sifflets. Ses longs échos avançaient du quartier vers la montagne. On entendait crier les gens au bord de la mer. Puis, la musique d'un bal traversait les vagues jusqu'à nous... Enfin, on pouvait tout distinguer. Sur l'avenue le long de la mer, des hommes et des femmes se promenaient, se rafraîchissant dans le vent de la nuit d'été, l'entrée, probablement d'un restaurant, était tout illuminée, beaucoup de gens dansaient sous des lumières étincelantes dans une maison remarquablement grande, saillante sur l'eau. « Chic alors ! Il y a un casino » se dit un homme debout à côté de moi.

Devant le quai, plusieurs petits bateaux à vapeur s'amarrèrent, et un peu plus loin, un navire à vapeur flottait sur l'eau, aussi croyais-je que le nôtre s'ancrerait près de là, mais il avançait encore, doucement, le long de la berge, sur laquelle des enfants et des jeunes filles qui avaient joué couraient, de toutes leurs forces, vers notre bateau et répondaient très haut aux gens sur le pont qui les appelaient à grands cris, en remuant un mouchoir. Mais enfin, le bateau était très rapide, quoiqu'il semblât lent. Il arrivait, à mon insu, à un endroit qui paraissait le bout du quartier. Peu à peu diminuaient les maisons.

Des entrepôts de pierre se succédaient sur la berge, un ou deux navires à vapeur tels que le nôtre étaient à quai.

Enfin le navire fut mis en cale à la compagnie *Transatlantique* et s'arrêta pour la première fois dans ce voyage puis, immédiatement après, un matelot descendit une passerelle en disant quelque chose à voix haute. Après la passerelle, on arrivait devant la gare dont on voyait, depuis le pont, une grande affiche :

TRAIN SPECIAL POUR PARIS  
7h55, A.M.

Certains se plaignaient sur le pont, mais il n'y avait pas le choix. Il fallait absolument passer une nuit dans le bateau, ou dans un hôtel.

Le lendemain matin, dès le crépuscule, on se réveillait en entendant des marchands et des marchandes en barques à rames autour de notre bateau crier : « Du vin ! », « De la bière ! »

Après avoir fait mes valises pour débarquer, je bus du café, puis montai sur le pont ; il faisait frais, ou plutôt aussi froid que la nuit dernière. Je m'étonnai même qu'il fit aussi froid en France. Le ciel se couvrait et le sol était mouillé : il semblait avoir plu légèrement pendant la nuit. Je voulais voir, cette fois-ci en plein jour, la rangée de maisons et la célèbre embouchure de la Seine, mais de grands entrepôts et un vaste terrain de chemin de fer me cachaient la vue depuis le pont, je ne voyais donc au loin qu'une partie d'une colline haute et verte où se trouvaient çà et là de rares maisons.

La gare faisant suite au quai, il était facile de monter dans le train. Quand je passais, avec une valise, dans la salle d'attente, la nuance simple mais raffiné des murs peints en vert attirèrent beaucoup mes yeux, parce que cela était très différent du goût américain pour l'or et l'argent. En même

temps, je ne pouvais m'empêcher de m'arrêter devant des affiches de couleurs légères, représentant des paysages de Suisse et de pays de l'Europe du Sud, — en effet j'éprouvais une vive émotion, et je me dis : « Ah, enfin, moi aussi, j'ai mis les pieds dans le continent européen ! »

C'est avec un sifflet que le train commença à rouler.

Le lecteur de Zola le sait naturellement. Le chemin de fer entre Le Havre et Paris sert de modèle de scènes de son célèbre roman, *La Bête humaine* où apparaît un meurtrier fou. Parmi les sites près de cette voie ferrée, Zola choisit divers paysages terribles, désolés, déserts, et symbolisant les intentions meurtrières du protagoniste. Alors, je regardais plus attentivement par la fenêtre qu'à la veille au soir où l'on était entré dans le port. Pourtant je fus encore déçu — ou plutôt c'était contre toute attente.

L'express roula, s'arrêta pour un instant à Rouen et arriva à Paris : il mit près de quatre heures, pendant ce temps-là, on n'aperçut aucun paysage aussi effroyable. En effet, il existait cinq ou six tunnels plus ou moins longs, mais la campagne en Normandie s'écoulant semblait un tableau, pour mes yeux habitués à voir les sites immenses et infiniment solitaires du Nord des États-Unis. C'était trop joliment ordonné pour la considérer comme un véritable paysage.

Par exemple, l'or des blés larges à perte de vue comprenant des sentiers courbes, ou des coquelicots cramoisis comme des gouttes de sang tombées çà et là sur les champs après la récolte, ou l'ondulation de petites montagnes et de collines bien labourées jusqu'au sommet et divisées en couleurs différentes de champs de légumes, ou une allée de peupliers sous lesquels passait une voiture à deux chevaux chargée de beaucoup de foin, ou bien un bosquet estival au bord de l'eau, sous lequel dormait un buffle... leurs places et leurs couleurs m'évoquaient des toiles que j'avais vues depuis des années, aussi croyais-je que cette nature se faisait pour l'art, et qu'elle était si belle et si

classique qu'elle semblait exclure l'imagination personnelle.

Le train s'approchait de Paris, on commençait à voir le ciel d'été azuré, à la place de nuages de pluie, gris, aux régions de l'Ouest ; on ne peut jamais voir l'azur clair de cette sorte aux États-Unis, même s'il fait très beau. Naturellement, la campagne devenait plus lumineuse, éclairée par les rayons du jour, sous le ciel bleu. « Ah, combien ils sont heureux, les habitants de ce pays ! », me dis-je, chaque fois que je voyais des maisons semblables au toit de tuiles rouges et aux murs gris, à l'ombre des arbres verts.

Soudainement apparaissait la tour Eiffel, au bout du ciel lointain où flottaient des nuages d'été blancs. Sous les fenêtres du train, coulait si doucement un courant d'eau bleu. Sur ses berges, des branches de bosquets estivaux s'inclinaient sur l'eau, comme si elles étaient fatiguées sous le poids de leur feuillage touffu. Plusieurs personnes pêchaient. Des oiseaux gazouillaient. Quelques îles, probablement flottantes, partageaient de temps en temps le courant. — Selon la carte affichée à l'intérieur de la voiture, je crus que c'était la Seine.

Enfin, le train allait bientôt arriver à la gare Saint-Lazare à Paris, tandis que beaucoup de villas étaient côte à côte ; ce site de banlieue, comment le décrire ! Toutes sont les demeures de riches, sans doute. Leurs balcons, leurs fenêtres, leurs jardins bien ordonnés comprenaient des parties raffinées qu'on devait appeler par des termes techniques. Mais moi, en ignorant, je me souvins seulement de nombreuses héroïnes des pièces de théâtre et des romans que j'avais lus jusqu'à ce moment-là, en voyant des femmes à la fenêtre ou au jardin, lesquelles se retournaient en entendant le bruit du train.

On arriva à la gare Saint-Lazare. « Ces environs sont les plus encombrés de Paris, et je suis étonné qu'il y ait tant de voleurs à la tire. Il ne faut donc jamais mettre ni montre ni portefeuille, enfin aucun objet précieux dans vos poches », m'avertit un Français dans le bateau, c'est pourquoi je descendis



du train en m'y préparant ; en effet, il y avait du monde sur le quai, mais cela n'était pas du tout pareil à la gare centrale de New York. Tous marchaient lentement. Je ne rencontrais aucun des regards aigus que j'avais vus aux États-Unis. Il n'y avait aucun homme impitoyable qui poussait brutalement un touriste paysan par derrière. Parmi les voyageurs qui sortaient alors du quai vers la rue, je marchais, sans nul doute, le plus rapidement et le plus vaillamment, moi qui allais, pour la première fois, entrer dans Paris, une ville gigantesque, sans guide ni personne qui m'y attendît.

À la sortie de la gare, deux ou trois employés d'hôtels en uniforme, cherchaient leurs clients et me montraient leur carte de visite en disant : « Monsieur ! », « Monsieur ! », mais je ne leur répondais pas et traversais l'esplanade de la gare et me dirigeais vers une rue encombrée de fiacres, de diligences et de tramways : dans cette direction, il y avait, croyais-je, un hôtel pas cher.

En effet, au coin d'une rue dont la plaque montrait son nom : Rue de Rome, se trouvait l'entrée d'un hôtel apparemment petit, d'où en se retournant, on voyait toute la façade de la gare, grande et grise d'où je venais de sortir. L'inscription PRIX MODÉRÉ tentait vraiment un voyageur pauvre.

J'y entrai, et la patronne de l'hôtel, sortie d'une pièce latérale, m'accueillit en disant : « Bonjour, Monsieur ! » Elle était une dame grande et grosse comme un tonneau, ses cheveux étaient à moitié blancs, mais ses joues, aussi grasses que son corps, avaient bonne mine comme une pomme mûre, la barbe longue poussait d'un grand grain de beauté sur un flanc de la mâchoire. C'est une hôtesse parisienne telle qu'on en voit dans les illustrations de magazines ou de journaux, celle qui dirige seule son hôtel. « D'où venez-vous ? Vous seriez très fatigué... », me flatta-t-elle et retint mon attention. Je confiai mes bagages à un domestique boiteux avec qui je montai l'escalier large en spirale jusqu'au deuxième étage dont je fus introduit dans une chambre.

Mais enfin, moi, je ne pouvais pas séjourner à Paris plus de deux jours : pour le moment, je devais en hâte me rendre à Lyon, ville près du sud de la France, parce que j'avais été récemment engagé dans une entreprise qui me ferait gagner ma vie. Bien que je pusse de nouveau visiter Paris, j'avais envie de le voir autant que possible, aussi parla-je de mon voyage rapide à la patronne de l'hôtel, laquelle me conseilla de faire un tour en ville, en affrétant une voiture de place.

Ah ! Paris ! Quelle émotion éprouvai-je ! Non seulement la célèbre place de la Concorde, les Champs-Élysées, l'Arc de Triomphe et le bois de Boulogne, mais aussi la rue de Rivoli, bien animée, une grande affluence du boulevard des Italiens ainsi que des quais de la Seine et de petites rues inconnues, enfin tout ce que je voyais et tout ce que je visitais me faisaient vraiment sentir que la vie de cette grande ville était très fidèlement et très précisément dépeinte dans ce que j'avais lu parmi les romans réalistes et les poèmes parnassiens.

La France n'existe jamais sans son art. En voiture, je pensai vaguement à mon pays natal et à son art. Jusqu'où la ville de Tokyo était-elle étudiée par nous autres, écrivains réalistes japonais à l'ère de Meiji ? Notre école atteignait-elle déjà assez sa pleine maturité pour avancer vers le naturalisme et vers le symbolisme ?

Je fis un tour en ville en deux jours ; puis, le soir, aussitôt que j'eus pris le dîner dans un café du coin, je rentrai payer la note à l'hôtel, pour partir pour Lyon, et tout fut réglé ; la grosse hôtesse m'invita à m'asseoir sur le canapé derrière la caisse jusqu'à ce qu'arrivât la voiture de place appelée, et j'y entrai et m'y assis. Elle me conseilla gentiment pour mon itinéraire : le train, la gare, son guichet, et me fit me méfier des fausses monnaies qui circulaient beaucoup en France, enfin le fiacre arriva, et juste avant mon départ, elle me donna, de sa propre main, une rose blanche qui avait été dans un vase sur la cheminée, pour me distraire dans mon voyage ; sans doute était-ce un simple

acte gentil qu'elle improvisa.

C'était une rose blanche de France, grande comme une pivoine. Je fus si ému, très facilement. En effet, cette hôtesse seule me connaissait, à ce moment-là, dans Paris, une grande capitale, et en France, un immense pays. Mais ce soir-là, quand je quitterais cette capitale, ce serait fini, bientôt les deux oublieraient tout. Elle mourait à mon insu, au moment où ne battrait plus son cœur, et moi aussi, je pourrais mourir à l'étranger à cause d'une maladie. Malgré ma mort, personne ne connaîtrait ni mon existence qui ne concernait pas le progrès de l'histoire, ni cette rose blanche offerte par la patronne, et le monde irait ainsi qu'avant, infiniment et sans fin.

À la gare de Lyon, je pris l'express à destination de Marseille. Je pris une place côté fenêtre et voyais les faubourgs parisiens s'écoulant peu à peu, puis les blés s'étendaient à perte de vue et brillaient au soleil couchant, à mesure que le train avançait. Devenus bleu foncé, des bosquets verts se trouvaient çà et là dans des champs de blé dorés, vaguement empourprés du couchant. Plus bougeaient nettement des silhouettes d'hommes et de femmes se dépêchant de rendre chez eux et celles de bétail juste à l'horizon très lointain, moins les rayons crépusculaires devenaient forts... Ah, cette tombée du soir, claire et silencieuse, dans la campagne française, m'évoqua spontanément un poème de Jules Breton, ce peintre pastoral :

Voici l'ombre qui tombe, et l'ardente fournaise  
S'éteint tout doucement dans les flots de la nuit,  
Au rideau sourd du bois attachant une braise  
Comme un suprême adieu. Tout se voile et s'apaise,  
Tout devient idéal, forme, couleur et bruit.

Et la lumière avare aux détails se refuse ;  
Le dessin s'ennoblit, et, dans le brun puissant,

Majestueusement le grand accent s'accuse ;  
La teinte est plus suave en sa gamme diffuse,  
Et la sourdine rend le son plus ravissant.

Miracle d'un instant, heure immatérielle,  
Où l'air est un parfum et le vent un soupir !  
Au crépuscule ému la laideur même est belle,  
Car le mystère est l'art : l'éclat ni l'étincelle  
Ne valent un rayon tout prêt à s'assoupir<sup>2)</sup>.

Oui, ce crépuscule sombre et vague, celui où tout devenait indistinct, tandis que leur contour plus net dans un demi-jour infiniment paisible, et celui qui ne comprenait que les couleurs, les ombres et le son entre le ciel et la terre flous, cela était un moment fantastique, mystérieux et merveilleux où l'on prenait immédiatement quoi que ce soit de laid... quelque chose de laid pour un beau.

L'étoile du soir, un point rouge comme un rubis, commença à étinceler. On donnait de la lumière à des maisons au bord du chemin, et elle se reflétait parfois sur l'eau de la rivière des champs. Je contemplais la couleur bleu foncé, de plus en plus sombre, de la nuit qui tombait sur les blés vastes... Après être parti de Paris, on ne voyait aucun endroit qu'on pouvait appeler ville. Très rapide comme du vent, mon express ne s'arrêtait pas dans plusieurs petites gares de villages, tandis que les champs de blé plats, les bosquets touffus, le cours de ruisseaux doux se succédaient, comme si c'était sans fin. Mais pourtant, ce paysage ne ressemblait point à celui des Prairies à la région centrale de l'Amérique du Nord, monotones et immenses. Les pâturages de Kansas, les champs de maïs de Missouri et d'Illinois, ces sites-là

---

2) Jules Breton, « L'Artois », *Anthologie de la poésie française du XIX<sup>e</sup> siècle*, Gallimard, 1992, t. II, p. 120.

contenant quelque part une atmosphère indiciblement désolée et déserte plongeaient le voyageur dans une sorte de tristesse — celle qui est grande et forte, autrement dit, mâle, quoique ce fût une campagne aussi paisible que celle de France, cette dernière juste devant mes yeux était en revanche toute femelle, le bois dans la nuit évoquait une paix chaleureuse sans aucune tristesse, la campagne et l'eau calmes semblaient pleines d'une douce consolation. La nature américaine ressemblait à l'amour paternel, extrêmement strict, tandis que celle de France était, sans doute, comparable au cœur d'une amoureuse plutôt qu'à la charité maternelle.

Ce site sensuel et doux devenait de plus en plus beau, au clair de la demi-lune qui montait depuis tout à l'heure. Ah ! je n'avais vu aucun paysage aussi beau que cela, pendant 4 ans de mon itinéraire après être parti de mon pays natal. Ouvrant la fenêtre, je m'enivrais de la senteur d'herbes séchées aux champs entiers, et inconsciemment je somnolais et m'éveillais, à cause de la fatigue de mon long voyage ayant traversé l'océan Atlantique. Chaque fois que je me réveillais, je regardais, par la fenêtre, le clair de lune qui éclairait de plus en plus fort, et le ciel nocturne qui devenait de plus en plus noir. Enfin je ne pouvais plus distinguer le rêve et le site réel.

Sans doute était-ce après minuit. Le train s'arrêta à une station et un employé de gare annonça le nom du pays : « Dijon. Dijon. » Sous la fenêtre, trois ou quatre femmes lui demandèrent à voix haute, quel train elles devaient prendre pour aller à un lac en Suisse. Je ne savais pourquoi, mais leur voix semblait mystérieuse à mes oreilles à peine réveillées : ah, quelles étaient ces jeunes femmes qui allaient de France à un lac en Suisse, au clair de la lune, à une heure avancée de la nuit ? Étaient-elles venues de la lune ?... Et leurs vêtements d'été blancs paraissaient étrangement divins. Elles s'en allèrent en marchant. Le train ne s'arrêta que moins de 5 minutes et recommença à rouler très rapidement.

Enfin, j'étais trop fatigué pour m'installer agréablement sur le banc de

velours. Mes paupières lourdes se fermaient spontanément. Malgré cela, je m'attachais à cette nuit à clair de lune, mémorable, et, tout en sommeillant de temps en temps, je regardais, par la fenêtre, le terrain qui commençait, peut-être, à changer remarquablement d'aspect. Une plaine presque complètement plate s'étendait à perte de vue, il y avait vraiment peu de bosquets touffus, on ne voyait plus de maisons, seulement une allée de peupliers, typiquement française, continuait sur une large voie le long du chemin de fer, des centaines, des milliers de peupliers de la même hauteur s'alignaient, innombrables... un moment, les quatre vents furent, en un clin d'œil, pris dans le brouillard léger, comme un rideau tout blanc tendu, des fentes duquel on voyait une île flottante blanche, semblant une terre sablonneuse. Tout le terrain paraissait étonnamment bas et plat. Je me figurais enfin qu'on était au bord d'un très grand fleuve. Je voulais discerner, contre vents et marées, l'eau du fleuve qui coulait, mais seulement dans mon rêve planait mon regard fatigué, au clair de la lune tellement bleue, entouré de brouillard si blanc flottant sur la terre. Je voulais regarder la carte accrochée au mur, pourtant j'avais beaucoup de mal à me lever du banc ; j'avais itérativement envie de la regarder, mais enfin je dormis.

Je fus réveillé tout à coup par le bruit du train qui traversait sur un pont de chemin de fer et vis des maisons aux murs blancs bordant les deux rives au-dessus d'une haute digue de pierre, et il faisait très clair : en raison des réverbères ou du clair de lune ?

Enfin, on entra dans la ville de Lyon. Je mis, à la hâte, mon chapeau tombé par terre, époussetai mon vêtement, et descendis du train, alors qu'il était 3 heures et demie du matin à l'horloge de la gare. On ne voyait plus ni étoile ni lune dans le ciel d'été, et la lumière du levant commençait déjà à blanchir à l'horizon.

Je passai, en voiture de place, dans la ville endormie, et puis j'entrai dans une chambre d'un hôtel au bord du fleuve, et ouvrai la fenêtre devant le

balcon pour voir, avant de dormir, le ciel du matin en Europe où il faisait jour tôt, en été, j'entendais, de loin et de près, des petits oiseaux gazouiller... Que c'était inattendu d'écouter le chant d'oiseaux à l'aube dans une ville, pour les oreilles de quelqu'un qui venait de New York !

M'éveillant, je me souvins de la rose blanche que m'avait donnée la patronne de l'hôtel à Paris. Je l'avais oubliée tout à fait, laissée devant la fenêtre, parce que je me pressais de descendre du train. La fleur, toujours odorante, était déjà arrivée à Marseille, sans doute. Ou bien, à mi-chemin, avait-elle été écrasée par les pieds de voyageurs montant dans le train et en descendant ?